

Alban Lefranc

ATTAQUES SUR LE CHEMIN, LE SOIR,
DANS LA NEIGE



Le Quartanier & Hogarth Press II

Vous ne savez pas ce que peut un corps. – Spinoza

I

DE L'USAGE DES MORTS ET DES MOULINS

On entre dans un mort comme dans un moulin. On s'est introduit d'abord par effraction, la nuit, en forçant une porte de derrière, une vieille porte oubliée qui n'intéressait plus personne. Et on s'est plu dans les lieux, on y a même très vite gagné l'impression qu'on était seul à les connaître. On s'est surpris à croire qu'on les connaissait mieux que le mort lui-même, qui ambitionnait justement de construire une maison avec ses films. Le mort, Fassbinder, l'homme aux quarante-trois films en treize ans, et dont Godard disait qu'il incarnait à lui seul le cinéma allemand d'après-guerre.

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs. Dans le moulin on a cassé des murs, fermé des fenêtres pour en ouvrir d'autres, on a creusé une cave pour y faire tourner un casino clandestin, on a tracé des signes au-dessus des portes, et on n'est pas sûr que les allées et venues dans les chambres aux étages aient toujours été de bonne moralité. On a convié des amis, des morts et des vivants, des glorieux et des anonymes. On a failli fonder une religion, qui aurait bien valu les autres, qui aurait eu

son corpus et ses rites baroques, ses pèlerinages et ses révélations fulgurantes. On s'est efforcé en un mot de réjouir la mémoire du gros homme indigne, de le faire rire et de l'effrayer, peut-être même de le mettre en colère de temps en temps, car on sait que la colère lui était propice, que la colère était sa signature inimitable.

Comme on s'en doute, le mort n'était pas si mort que ça, il a fini par nous rejoindre et a tout approuvé, devenu bonhomme avec son grand âge. Quant aux nombreuses plaintes du voisinage, elles ont fini par aboutir comme toujours et on attend la visite de la police d'une heure à l'autre.

II

ATTAQUES SUR LE CHEMIN LE SOIR DANS LA NEIGE

En 1977 à Munich, un homme au visage bouffi, les yeux pleins de rage et de force, chasse son ami de leur appartement commun. Il le saisit par les épaules, secoue l'imposante masse de chair qui le faisait jouir tout à l'heure, ouvre la porte en criant. Il passe des coups de fil en France et en Allemagne, il est question d'avion détourné, d'assassinats dans des cellules. Un peu plus tard il renverse des meubles.

Quand on lui demande ce qu'il cherche dans ses films, il répond crises, déclencher des crises, voir ce qui sort de la crise, la crise est son élément, qu'il vaut mieux un couple en crise que dans le mensonge, qu'on n'est jamais assez plongé dans la catastrophe – le journaliste ne s'aventure pas à lui demander s'il y a des couples heureux. On ne comprend pas tout : la fatigue dans son corps, mais plus encore le refus de la fatigue disperse ses mots avant qu'ils ne parviennent, presque trente ans après, sur un écran de télévision au-dessus d'une moquette grise à Paris. De son souffle éreinté montent péniblement des phrases qu'il

jette de toutes ses forces à travers l'espace. C'est un clochard au bizarre accent bavarois, une allure de plouc beauf au milieu des richards de Munich. Un clochard, pas un Falstaff. On lui donne une cinquantaine d'années, l'âge indéfinissable du vieux en bas de la rue, qu'on se surprend à vouloir tuer pour ne plus le voir.

Le lointain retentissement d'une sirène de police lui fait jeter sa dose dans la cuvette.

On voit d'abord une vingtaine d'hommes en armes, un pied à terre, debout, certains casqués, d'autres tête nue : ils s'abritent derrière des voitures avant de riposter à une menace hors champ, dans une rue présentant tous les signes de la plus parfaite normalité urbaine (arbres en fleur, passants qui passent, poubelles de couleurs différentes pour le tri des déchets, chaussée et trottoirs impeccables, etc.). Plusieurs tanks circulent également mais dans un autre plan, et on pense alors montage, montage forcément, collage de séquences initialement étrangères l'une à l'autre, on pense reconstitution, fiction plus ou moins documentée parmi d'autres films sur la période, sur ces années dites de plomb, inconcevables dans ce pays devenu profondément allergique à la violence d'État, et qui eurent lieu pourtant. Mais il n'y a pas tellement de films là-dessus, une dizaine tout au plus, on les a vus, même les plus mauvais. Et puis on voit deux hommes, le second d'un roux presque rouge dans l'éclatante lumière de juin est évacué sur une civière, le premier très maigre